

**Mikhail
Baïtalski :
souvenirs**

(suite)



Affiche bolchevique de 1920 : “1) Si vous envoyez au soviet un menchevik, arrivera un bourgeois ; 2) Si vous envoyez au soviet un S-R sous le masque d’un sans-parti, vous aurez un S-R propriétaire foncier et général ; 3) Si vous envoyez un communiste, le pouvoir restera dans les mains des ouvriers et des paysans.”

“L’année 1929. Mes premières arrestations”

J'AI été arrêté trois fois dans ma vie : deux fois en mai, une en avril. Cette étrange coïncidence m'a appris à me méfier du dégel.

La première fois qu'un agent est venu briser mes rêves avec un mandat d'arrêt, ce fut le 5 mai 1929. Il m'avait réveillé à l'aube, chez un ami, dans le Donbass. Il avait fait un peu de zèle. Les fois suivantes, on ne m'a pas mis un pistolet sous le nez, et c'était moins solennel. “Rangez votre arme, lui dis-je, vous allez me tirer dans le nez.”

Avant de me retrouver dans le Donbass, j'avais passé quelque temps à Moscou. Mais pas comme émissaire “antisoviétique” (1) : personne ne m'avait donné d'instructions. J'y étais allé de mon propre chef. De toute façon, je n'avais rien de mieux à faire et je ne voulais pas m'imposer chez Gricha. Je me suis dit que je pourrais aller voir Boris Gorbatov, Maroussia, Nina (2)... Je ne vais pas citer son vrai nom, disons Nina Lassova. Nous l'aimions tous et la respections, nous les gars d'Artemovsk, c'était une ancienne du Komsomol. Elle était étudiante à Moscou, dans un institut de chimie.

Boris m'a reçu très cordialement et j'ai logé quelque temps chez lui. Il écrivait alors un roman sur l'affaire d'Artemovsk. C'était bien rendu, avec justesse, quoique peut-être moins incisif que ce

qu'en disaient les résolutions du parti et du syndicat. Mais les résolutions paraissent dans la presse périodique et peuvent être oubliées au bout de deux-trois ans, tandis que les bons romans ont une durée de vie plus longue. C'est ce que n'avait pas prévu Boris en l'écrivant, ni moi qui écoutais tous les soirs, avec grand plaisir, les dernières pages qu'il venait d'écrire. Boris aimait lire à ses amis son travail en cours, et c'est ainsi que je fus le premier auditeur de plusieurs chapitres du roman.

Raphaël était déjà en déportation, mais Maroussia n'avait pas encore été arrêtée. Elle logeait dans un foyer chez des amis communs. A Moscou, la neige commençait à fondre et le soleil se reflétait dans les flaques et jouait sur les

(1) C'était le qualificatif que le Guépéou attribuait aux militants qui, à travers le pays, distribuaient les tracts et documents de l'Opposition.

(2) Boris Gorbatov (1908-1954), à cette époque, était journaliste dans le journal d'Artemovsk où avait travaillé Baïtalski (cf. les *Cahiers du mouvement ouvrier*, n° 16) ; il venait de publier le roman *La Cellule*. Il deviendra un écrivain officiel, recevra le prix Staline en 1944 pour le roman *Les Indomptés* et publiera en 1951 le roman *Donbass*, exaltant le mouvement stakhanoviste (recherche permanente de records de production, du nom du mineur Stakhanov).

Maroussia, opposante de gauche, est une amie très proche de Baïtalski, à la fois personnelle et politique.

vitres de l'église du Sauveur, qui n'avait pas encore été détruite. Nous nous étions assis sur un banc, près de l'église. Maroussia savait très bien qu'on allait l'arrêter d'un jour à l'autre. Elle était contrariée d'avoir à conspirer. Pourquoi faudrait-il se cacher ? Est-ce que nous étions les ennemis du pouvoir que nous avions nous-mêmes créé ?

Maroussia savait jouir de l'instant, et cette journée printanière, claire et lumineuse, s'accordait merveilleusement à son humeur. Les jours suivants, nous nous retrouvâmes sur le même banc à parler de choses et d'autres. Maroussia riait avec tant d'insouciance et de franchise que les passants devaient penser : voilà une jeune femme heureuse de vivre ! Ou un jeune couple. Moi aussi, j'étais gai, nous prenions un peu à la légère les arrestations et les déportations. Cela n'allait pas plus loin à l'époque et, avec notre fierté naïve de révolutionnaires, nous ne pouvions tout simplement pas imaginer qu'un désaccord avec Staline pouvait équivaloir à un arrêt de mort.

Maroussia s'efforçait de rester le moins possible avec ses camarades de foyer : si on l'arrêtait, que ce ne soit pas là-bas. Elle n'avait pas envie de mettre en danger des innocents. A l'époque, il faut dire, on arrêtait nos amis dans la rue à Moscou. Quelqu'un s'approchait et disait à mi-voix : *"Suivez-moi !"*

"Qu'est-ce qui se passerait si je continuais mon chemin ?" disait Maroussia. *"On m'entraînerait de force ?"* Un jour de ce printemps, Maroussia ne rentra pas chez elle. Elle avait poursuivi son chemin. Son foyer était surveillé.

Qu'en 1929 nous fussions surveillés par des agents, on peut encore le comprendre : nous avions déjà été dénoncés, à tort ou à raison, devant le monde entier, comme des ennemis du pouvoir soviétique. Mais deux ans auparavant, en 1927 ? Il y avait déjà des plantons en manteaux noirs devant les fenêtres de certains de nos camarades.

Staline avait commencé depuis longtemps sa guerre préventive contre ses opposants et la filature constituait déjà l'une de ses méthodes de "lutte idéologique".

Je suis resté encore un peu à Moscou, puis je suis rentré à Kharkov pour repartir aussitôt dans le Donbass, cette fois avec des instructions et un paquet de tracts "antisoviétiques", comme on les a appelés pendant un quart de siècle, parmi lesquels il y avait bien entendu le "pamphlet" écrit par Lénine pour le congrès du parti (3).

"Et sous votre oreiller, vous n'avez pas caché une arme ?", me demanda l'agent, qui croyait manifestement avoir la mission d'arrêter un bandit qui préparait un coup d'Etat contre-révolutionnaire.

Je refusai de faire des aveux au magistrat instructeur du Guépéou d'Artemovsk. Il s'en réjouit. Il n'avait pas encore eu le temps d'assimiler les nouvelles méthodes de discussion idéologique dans le parti. Le mieux, décida-t-il, était d'envoyer le prévenu à Kharkov pour qu'ils s'en débrouillent.

A Kharkov, je tombai entre les mains d'un compatriote d'Ananiev, que j'avais retrouvé dans le régiment Nedoloujenko, lorsque nous avions réprimé la rébellion des koulaks à Balta (4). A lui aussi, je refusai de faire des aveux, au motif que les organes de sécurité n'avaient pas à se mêler des discussions internes au parti. Le Guépéou s'impliquait illégalement dans la lutte contre l'opposition et je ne lui ferais donc pas d'aveux. Mais entre gens du même pays, il s'appelait aussi Micha, nous discutons franchement de camarade à camarade. Je savais qu'il n'utiliserait pas mes propos contre moi. Cela ne se faisait pas, à l'époque.

"Trotsky vous trompe, disait-il, les naïfs dans ton genre. Tu crois vraiment qu'il s'intéresse pour de bon à la possibilité d'instaurer le socialisme dans un seul pays ?"

(3) Il s'agit de l'ensemble de courts textes désignés comme "le Testament de Lénine", et qui comprend une caractéristique des six dirigeants jugés par lui les plus éminents du parti et le codicille du 4 janvier 1923 recommandant d'écarter Staline du poste de secrétaire général du comité central.

(4) Voir le récit de la bataille dans le n°16 des Cahiers du mouvement ouvrier.

— *Et Staline, il ne te trompe pas ? répliquai-je. Toi et ceux de ton espèce ? Tu crois qu'il a besoin de cette idée ? Il a trouvé chez Lénine une seule citation à l'appui de sa théorie, et encore indirecte, à savoir que nous avons tout ce qu'il faut pour construire le socialisme. Et il la commente comme mon rabbin commentait le talmud, en agitant son pouce dans les airs. Dis-moi la vérité, Micha, tu as lu le Testament ? Tu ne vois donc pas qui est Staline ?*

— *Bien sûr, que je l'ai lu. Tout ça, nous le savons (Micha n'a pas précisé qui était ce "nous"). Staline est fidèle à Lénine. Il l'a juré, tu te rappelles ? Même au congrès, il a promis de bien se tenir, tu le sais, camarade trotskyste !*"

Nous avons beaucoup discuté, mais on ne peut pas se souvenir de tout. Mon copain brûlait du désir de me convaincre. Il a presque réussi son coup.

Il est étrange d'essayer de combiner dans la même personne les méthodes de la conviction et de la contrainte. Seul le père qui n'a jamais employé la force avec son enfant peut le convaincre de quelque chose. Mais si vous avez battu une fois votre fils, d'où tirez-vous l'assurance que ce sont vos arguments paternels qui agissent sur lui et non pas la pensée des coups qu'il a reçus ? Où est la frontière entre la conviction et la contrainte, si la première s'appuie sur la menace d'employer la seconde ? Un adulte dans ce cas ne réagit-il pas comme un enfant ?

A mon avis, tant que des opinions non conformistes feront craindre une condamnation pénale ou, du moins, d'être rejeté par la société, alors, l'unité des idées ne sera jamais qu'une unité d'apparence et sans principes.

Et de quelles idées peut-on parler ? Dans une société en mouvement et en développement, il n'y a place que pour la compréhension commune d'une idée essentielle qui fait apparaître différents points de vue sur les questions qui en découlent. L'une de ces questions fondamentales est indiscutablement l'idée du pouvoir soviétique. Mais ce n'est pas de cela que nous discutons avec mon camarade ! Il partait du point de vue cor-

rect que je n'étais pas moins dévoué au pouvoir soviétique que lui. Seulement, il était convaincu que je le défendais mal.

Il ne fit pas de procès-verbal, il appela un planton et choisit dans quelle cellule me mettre. Le refus de faire des aveux ne constituait pas encore un crime supplémentaire. Plus tard, oui.

A peine le gardien eut-il ouvert la porte de la cellule que je tombais dans les bras de plusieurs prisonniers de mon acabit. Nous pouvions parler et écrire sur tout ce qu'on voulait, on nous donnait du papier et de l'encre, ce qui devint impensable plus tard.

La prison intérieure du Guépéou d'Ukraine me sembla petite. A la promenade, je pouvais voir les fenêtres de toutes les cellules, et il n'y en avait pas tellement. A l'époque, on n'éprouvait pas de crainte particulière pour les filatures ou les menaces d'arrestation, ni même pour l'arrestation. Apparemment, il y a chez les révolutionnaires une certaine tradition de courage et de mépris de la prison.

J'ai eu un camarade à qui il est arrivé l'aventure suivante. Il avait organisé une petite fête. Ce n'était nullement un complot trotskyste, pour reprendre l'expression des journaux (eux, ils ne *complotaient* pas, ils se *réunissaient*, de même qu'ils n'avaient pas des *espions*, mais des *enquêteurs*). En outre, il n'y avait pas que des trotskystes parmi les convives. Mais il est tout de même arrivé un planton devant l'immeuble. L'un des convives, un peu éméché, sortit lui offrir un toast et un verre de vin : "*Le pauvre, il est en plein vent, alors que nous, on est bien au chaud ! Ça le réchauffera !*"

Nous avions la même attitude de dérision pour les méthodes de Staline que pour ses idées. Mais quand on discutait de Thermidor, on ne s'imaginait pas la guillotine en marche. Nous pensions que ça n'irait pas plus loin que l'exil : on avait déjà commencé à déporter les opposants dès 1927, mais pas très loin, dans les villes du centre de la Russie : Kalouga, Astrakhan, Kazan. Trotsky, il est vrai, avait été exilé à Alma-Ata, et on trouvait ça sévère. J'ai su par des camarades qu'à Moscou, à la Boutyrka, on

utilisait déjà en 1929 le cachot où Pougatchev lui-même avait été incarcéré. Maroussia y séjourna, semble-t-il, sans doute très peu de temps, après les nombreux moments de joie que nous avons passés ensemble près de l'église du Sauveur. On ne pouvait pas en avoir fait une détenue docile, et elle a dû y passer plus de temps qu'en cellule. Les trotskystes qui séjournaient à l'époque à la Boutyrka organisaient toutes sortes d'obstructions : ils tambourinaient sur les portes des cellules, criaient des mots d'ordre, discutaient d'une fenêtre à l'autre. (J'ai encore connu les discussions à la fenêtre avec les détenus de la promenade au printemps 1936 ; on en vint à bout en fixant des auvents.)

En 1929, on chantait encore *L'Internationale* dans les prisons, tous en chœur. On chantait debout à la fenêtre. Généralement, c'était pour répondre à une brimade ou un passage à tabac. Dans la tour Pougatchev, Maroussia était la meneuse de chant. Ce sont ses camarades de détention qui me l'ont raconté.

A la même époque, on avait une attitude bien plus libérale pour nous à la prison intérieure de Kharkov. Apparemment, les modèles centraux n'étaient pas encore parvenus à la périphérie.

Il se passa deux ou trois semaines et, brusquement, on me fit sortir dans le corridor. Ma mère était là. Eva, en apprenant mon arrestation par un de mes amis, lui avait envoyé un télégramme et elle était venue comme naguère d'Ananiev pour rechercher mon cadavre sur le champ de bataille, mais il s'agissait à présent de bataille idéologique. Elle voulait me sauver de la prison et me demandait de renoncer à mes errements. "*Mais qu'en sais-tu, maman ?*" Elle sait. Eva lui a tout expliqué.

Bientôt, les journaux publièrent une déclaration de Smilga et Préobrajenski (5), des membres éminents de l'opposition. Ils reconnaissaient leurs erreurs et les rejetaient, plaçant au-dessus de tout l'unité du parti. Vítia Gorelov décida de s'associer à leur déclaration avec beaucoup d'autres camarades. Il arriva avec mon ami-instructeur et se porta garant pour moi, afin de discuter à la mai-

son et non pas dans l'atmosphère de la prison. Alors, c'était encore permis. On nous faisait confiance, on n'était pas des voyous. On me fit signer un bout de papier m'engageant à rentrer à la prison au bout de trois jours et on m'ouvrit généreusement les portes. Maman était déjà partie.

Nous avons discuté trois jours, presque sans dormir, avec Vítia, chez lui.

Mais on ne change pas d'opinion comme ça, si c'est le fruit de réflexions. L'honnêteté de la pensée exige de ne pas trahir une opinion à laquelle on est parvenu sur la base des faits. Mais par là même, elle t'enjoint de ne pas te détourner des nouveaux faits qui se présentent, même s'ils menacent manifestement de détruire une opinion précédente depuis longtemps affermie.

La certitude que seule la raison collective, fondée sur l'expérience politique du parti, peut diriger nos actes découle de la nature même du parti prolétarien, où un führer n'a pas sa place. Seule l'opinion de la majorité décide. Et cette opinion collective que je ne connaissais pas encore hier avant le vote, et que j'ai apprise aujourd'hui, s'avère généralement un élément nouveau que je n'ai pas le droit de refuser de prendre en considération. C'est cet élément qui peut surpasser tous ceux que je connaissais et qui me fondaient jusqu'à présent. Ce n'est pas une simple confrontation qui peut restructurer une façon de voir. Et est-ce nécessaire ? Ne suffit-il pas de se soumettre à la discipline de parti ? De se soumettre aux actes sans se soumettre immédiatement aux idées ? Si l'opinion de la majorité, fondée sur son expérience politique, est plus proche de la vérité ob-

(5) Ivar Smilga (1892-1935) et Eugène Préobrajenski (1886-1937), deux économistes, membres de l'Opposition de gauche dès le début, virent dans les mesures prises par Staline en 1929 vers l'industrialisation et la collectivisation agricole l'influence des propositions avancées par l'Opposition de gauche et se rallièrent à lui par une déclaration publique, en juillet 1929. Au congrès du Parti communiste russe de janvier 1934, Préobrajenski se moqua de façon manifeste de Staline ; il sera liquidé en 1937, sans procès. Arrêté le 1^{er} janvier 1935, Ivar Smilga déclarera aux agents du NKVD venus l'arrêter : "*Je suis votre ennemi.*" Il sera fusillé peu après.

jective que la tienne, il en découle logiquement — et tu le sais toi-même et le prévois — que la pratique ultérieure justifiera la ligne de la majorité et que tu rentreras toi-même tôt ou tard dans le sillon commun. Au nom de la cause du parti, je réprime mon opposition interne de nature psychologique, prévoyant en esprit qu'elle disparaîtra d'elle-même sous l'influence de la logique des événements.

L'unité du parti n'est pas dans l'identité constante des opinions, ce qui est impossible pour des individus conscients qui constituent une communauté créatrice volontaire, mais dans la soumission consciente et honnête aux décisions de la majorité. Sans humiliation. Le repentir obligé transforme la cause du parti en rite religieux, en auto-flagellation.

On a reproché des milliers de fois aux opposants repentis que leur repentir n'était pas sincère. Il y a là une confusion volontaire entre repentir et confession. Le repentir est le sentiment intérieur de la faute et ne peut être que sincère. Mais la confession de celui qui se frappe la poitrine et implore la pitié ne peut être sincère que chez les religieux fanatiques, qui considèrent que l'homme est par nature un pécheur : même s'il aspire à la sainteté, il lui arrive de pécher par mégarde. Mais pour un communiste, c'est un mode de penser étranger. En le forçant à se repentir publiquement, on le force à faire l'hypocrite.

Nous avons cru que l'affaire en resterait là : on signerait une déclaration comme quoi on s'associait à la lettre de Smilga et Préobrajenski, et basta ! Mais cela ne servait qu'à vous libérer de prison pour une peine de sept ans.

Je ne jurerais pas de la légalité de ma première arrestation, mais si on m'avait libéré, c'est qu'on me promettait de ne plus m'arrêter tant que je tiendrais parole. Je l'ai toujours tenue. Tous les procès-verbaux subtils des années suivantes étaient cousus de fil blanc, aucun ne pouvait prouver que je n'avais pas tenu ma promesse.

En me libérant, mon compatriote me serra amicalement la main. Il était évidemment soulagé, de même que l'agent

instructeur d'Artemovsk qui m'avait envoyé à Kharkov parce qu'il ne savait pas s'y prendre avec un trotskyste. C'étaient tous les deux des gens de l'école de Dzerjinski (6). Il fallut beaucoup d'années, beaucoup de destitutions et d'expérimentations pour trouver l'instructeur qui a interrogé en 1936 une femme dans le bureau en face de la cellule n° 9 de la Boutyrka.

Je n'étais pas très fier de moi. On m'avait arraché un morceau de mon passé avec la chair. La blessure mettrait du temps à cicatriser. (Je me rends compte aujourd'hui qu'elle n'est toujours pas cicatrisée.) En arrivant chez Vitia, j'avais l'impression qu'on n'avait plus rien à se dire. Gricha était parti dans le Donbass. Je me sentais vidé, j'avais le cafard.

Il fallait que je change d'air. Et il était temps que je trouve du travail. Au *Prolétaire de Kharkov*, j'ai appris que notre rédacteur Tsyphine avait été muté à Astrakhan et que Savva était parti avec lui. J'écrivis une lettre à Astrakhan et reçus bientôt une invitation. Mes rapports avec Eva (7) s'étaient un peu arrangés, mais elle ne me retint pas et me promit de me rejoindre plus tard avec les enfants. Mais nous avons tout de même décidé de profiter d'un congé qu'elle avait pour aller d'abord à Tchernovo. Mon frère et mes deux sœurs étaient devenus adultes, seule Polia, la cadette, était encore une enfant pour nous. Elle avait quinze ans, je ne l'avais pas vue depuis longtemps. Je l'aimais beaucoup. Maman nous invita.

Polia me sauta au cou comme une chèvre quand j'entrai dans la maison parentale. Elle m'aimait bien aussi. L'aînée, Raïa, s'était mariée avec un de mes amis d'enfance avec qui nous étions inséparables jusqu'à mes dix-sept ans. Iossip était tenace et fier, et me dominait. Maintenant, il était au parti, partisan de la ligne générale et contre l'opposition. Il était un peu ironique à mon égard. "*Qu'est-ce qui s'est passé ?*", demanda ma mère. "*Rien de particulier, maman.*"

(6) Felix Dzerjinski (1877-1926), fondateur et président de la Tcheka (1917-1922), puis du Guépéou, jusqu'à sa mort en 1926.

(7) Eva : femme de Baïtalski (militante elle aussi), qui avait rompu avec lui trois ans auparavant.

Un chat noir avec des moustaches est passé entre nous. Une histoire banale, une péripétie du parti..."

Rien n'aurait pu réchauffer notre séparation. Nous nous serrâmes la main, mais nous ne nous embrassâmes pas. Et je ne revis jamais mon ami d'enfance. Il mourut en 1937. Lui aussi fut balayé...

Mais Polia, Polia ! Une autre purge sanglante devait l'emporter. Elle aussi, je la voyais pour la dernière fois. Nous nous embrassâmes en nous quittant, c'est la seule de la famille qui n'avait pas peur d'embrasser. Maman avait appris à ses filles à ne pas extérioriser leurs sentiments.

Mourir dans son lit, ce bonheur n'était pas pour tout le monde dans notre peuple depuis deux cents, cinq cents ans. Polia mourut des mains des SS dans le Donbass, où elle s'était installée après son mariage.

Son mari était parti au front et elle était restée à Kramatorsk. Il y avait peu de Juifs là-bas et on ne les gazait pas à part des autres dans les camions, on ne les enterrait pas par milliers dans les Babi Yars...

A Kramatorsk, il y a un monument commun aux victimes du fascisme. Les pionniers y déposent des fleurs.